

**cinéma**  
**PAUL DESMARETS**  
 place du Barlet – Douai  
 répondeur : 03 27 99 66 69  
 hippodrome

douai  
 scène nationale

# THERE WILL BE BLOOD

## Paul Thomas Anderson

Paul Thomas Anderson débute en tant qu'assistant de production sur des téléfilms, des clips vidéo et des émissions de jeux.

À 23 ans, il se fait renvoyer de la section cinéma de l'Université de New York pour ne pas avoir payé les frais d'admission. Il utilisera cet argent pour financer son premier court métrage,

**Cigarettes and Coffee**. Très remarquée, cette histoire de cinq personnes se croisant dans un café de Las Vegas lui permet de réaliser son premier long métrage : le polar **Sydney**.

Un an plus tard, sa plongée dans le cinéma pornographique des années 60-70,

**Boogie Nights** lui vaut trois nominations aux Oscars (dont celle du meilleur scénario). Mais, c'est **Magnolia** (Ours d'Or à Berlin en 2000), œuvre chorale et foisonnante, qui confirme le talent du réalisateur. Il y retrouve ses comédiens fétiches, dont William H. Macy, Philip Baker Hall, ou encore Philip Seymour Hoffman.

En 2002, il s'essaie à la comédie romantique déjantée, avec **Punch-drunk Love**, avec Adam Sandler et Emily Watson qui lui vaut le Prix de la mise en scène au Festival de Cannes.

Cinéaste aussi rare qu'éclectique, il consacre les cinq années suivantes à la production et réalisation de **There Will Be Blood** qui vaut à Daniel Day-Lewis l'Oscar 2008 du Meilleur acteur.

2007 (sortie France : 27 février 2008) - États-Unis - couleur - 2h38 - VO

film de **Paul Thomas Anderson**

scénario : **Paul Thomas Anderson**, d'après le roman *Oil!* de **Upton Sinclair** (1927) - image : **Robert Elswit** - montage : **Dylan Tichenor** - réalisateur deuxième équipe : **Jeff Habberstad** - premier assistant réalisateur : **Adam Somner** - décors : **Jack Fisk** - costumes : **Mark Bridges** - musique : **Jonny Greenwood** - son : **John Pritchett, Michael Semanick** et **Tom Johnson** - effets spéciaux : **Steve Cremin** - effets visuels : **Grady Cofer** et **Paul Graff** - directeur artistique : **David Crank** - production : **Miramax Films** et **Paramount Vantage** - producteurs : **Joanne Sellar, Paul Thomas Anderson** et **Daniel Lupi** - distributeur : **Walt Disney Pictures**.

avec : **Daniel Day-Lewis** (Daniel Plainview), **Paul Dano** (Eli Sunday / Paul Sunday), **Dillon Freasier** (H.W. Plainview), **Russell Harvard** (H.W. Plainview, adulte), **Ciaran Hinds** (Fletcher Hamilton), **Kevin J. O'Connor** (Henry Brands), **Paul F. Tompkins** (Prescott), **Randall Carver** (Mr. Bankside), **Barry Del Sherman** (H.B. Ailman), **Coco Leigh** (Mrs. Bankside), **Sydney McCallister** (Mary Sunday), **David Willis** (Abel Sunday), **Christine Olejniczak** (la mère Sunday), **Kellie Hill** (Ruth Sunday), **James Downey** (Al Rose), **Dan Swallow** (Gene Blaize), **Robert Arber** (Charlie Wrightsman), **Bob Bell** (le géologue), **David Williams** (Ben Blaut)...

Durant de longues minutes, il n'y a pas de dialogue. Rien que des bruits : des pelles, des pioches qui creusent le sol à la recherche de l'or. Puis de l'or noir. Bruits, souffles, ahanelements... Stridences, aussi, sons dissonants qui composent l'une des plus belles musiques de films de ces dernières années (signée Jonny Greenwood, de Radiohead). Une musique aussi importante qu'un personnage de chair et de sang, chargée de refléter, en contrepoint, comme en contrebande, les méandres de l'inconscient du héros incarné par Daniel Day-Lewis. Son ambition forcenée. Sa paranoïa insidieuse...

Inspiré de quelques chapitres de *Pétrole !*, d'Upton Sinclair, *There Will Be Blood* pourrait n'être qu'une épopée de plus sur le pétrole - symbole du rêve américain, en ce début du XX<sup>e</sup> siècle où se situe l'action. Or Paul Thomas Anderson, petit génie acclamé (et haï, aussi) pour les films orgueilleux qu'étaient *Boogie Nights* et *Magnolia*, a brillamment joué le jeu du spectaculaire (l'incendie du forage, par exemple) en privilégiant, à chaque instant, trouble, doute et ambiguïté. Son film est une fresque intimiste. Un duel où s'affrontent deux Julien Sorel yankee, face à leurs « rouge et noir » à eux, auxquels nul n'échappe depuis que l'Amérique existe : l'or et la foi. D'un côté, donc, un de ces self-made man dont le pays s'est toujours vanté, et dont on suit ici la résistible ascension et l'irrésistible chute. Daniel Plainview (Daniel Day-Lewis) est un rusé, un profiteuse, un capitaliste dans toute sa splendeur. Mais aussi un héros à la John Huston - Daniel Day-Lewis a emprunté au cinéaste sa voix rocailleuse et sa façon d'aboyer certaines syllabes -, à savoir un type parti de rien et n'aboutissant à rien. Sinon à un empire qu'il croit invincible, mais qui se révèle aussi fragile, aussi friable que lui.

Dans une scène magnifique, le seul moment où il baisse la garde, Daniel Plainview révèle, plus au secret de la nuit qu'à celui qui l'écoute, la crainte et le mépris que lui inspirent les autres. Les êtres humains. Nous. « Je hais la plupart des gens, murmure-t-il, alors, je veux juste gagner suffisamment d'argent pour les éloigner tous. »

Face à lui, un être have, pâle, malingre, effacé. Lui aussi semble sorti de l'univers de John Huston, mais quand il adapte Flannery O'Connor pour en faire *Le Malin*. Eli (Paul Dano) mise, lui, sur la puissance et la gloire de Dieu. Il ne songe pas, comme Plainview, à dominer les hommes par la force : il s'introduit sournoisement en eux et s'empare de leur conscience, à coups de sermons et d'exorcismes enflammés. On aimerait ne voir en lui qu'une caricature. Sauf que des caricatures comme lui prolifèrent de plus en plus... Entre capitalisme et Église, c'est une lutte à mort. Daniel rasse une première fois - et en public - cet avorton dont il a immédiatement perçu l'hypocrisie absolue - on se reconnaît, entre manipulateurs ! Eli se venge quelque temps plus tard, lors d'une cérémonie humiliante et féroce, que Daniel est forcé d'accepter pour plaire à un propriétaire particulièrement pieux : il a besoin de ses terres pour faire passer son pipeline...

Le troisième acte - le dernier round, si l'on veut - va se jouer des années plus tard. Dans le royaume grandiose et dérisoire où il survit, alcoolique et solitaire, tel un Citizen Kane au carré, le vrai salaud revoit le faux prophète. Et ça va saigner (*There Will Be Blood*)... Car la violence circule comme le sang dans les veines des personnages. Elle leur est naturelle et vivifiante.

Dans *There Will Be Blood*, tout est souterrain : le pétrole, la folie, la colère. Et inéluctablement, tout finira par jaillir, comme le promet le titre («il y aura du sang»). En cela, ce film (dont l'apparente retenue et l'évident ancrage dans une certaine tradition classique pourraient donner l'impression qu'Anderson s'éloigne de son univers), appartient bien à son auteur. En effet, P.T. Anderson a toujours cherché le jaillissement du refoulé. Et pour cela, son explosif favori est la colère : celle qui faisait sauter les armures du charmant Tom Cruise de *Magnolia* ou du timide Adam Sandler de *Punch drunk-Love*. *There Will Be Blood*, lui aussi, a une allure avenante : celle d'une grande fresque exhibant une stupéfiante maîtrise formelle. Mais le film est en fait beaucoup plus insaisissable, beaucoup plus ambigu, et par là même encore plus grand. Des silences somptueux d'un prologue onirique aux âpres flots de paroles d'un final exutoir, il y a le récit, comme un long trajet dans la nuit. On s'y abandonne, et parfois on y perd pied. On y tâtonne dans une certaine incertitude, en croyant sans cesse accrocher des repères qui finissent par se dérober. Ce n'est pas vraiment une histoire du type « grandeur et décadence ». Ce n'est pas distinctement l'histoire d'un homme qui fuit quelque chose. Ce n'est pas précisément une fresque familiale. Rarement l'approche d'un personnage nous aura été aussi peu prémâchée. Ainsi, le film laisse l'impression d'une œuvre dont la forme est dominée jusqu'à la perfection, mais qui réussit en même temps à ne brider en rien le chaos qu'elle abrite.

N. M. - Fiches du Cinéma

Pour ce film, Paul Thomas Anderson a changé de style. Envolées les facéties - magnifiques, au demeurant - de *Magnolia*, où des grenouilles se mettaient brusquement à pleuvoir sur la ville. Et les plans-séquences « ophéliens » de *Boogie Nights* ont cédé la place à des travellings intenses et secs, qui évoquent plutôt le Stroheim des *Rapaces*. Cette rage, cette intensité, on la perçoit aussi dans le plus petit froncement de sourcil, le moindre regard de haine que lance Daniel Day-Lewis. Le seul comédien suffisamment doué, actuellement, pour nous persuader qu'en faire un peu trop, c'est encore rien faire point assez. Le talent à l'état pur.

Pierre Murat - Télérama - mars 2008

Six ans après le très barré *Punch-drunk Love*, Paul Thomas Anderson est de retour avec *There Will Be Blood*, et le moins que l'on puisse dire, c'est que ce long congé a transformé le bonhomme, à défaut de l'assagir. Se voulant déjà héritier de Robert Altman avec *Magnolia* (*There Will Be Blood* est d'ailleurs dédié au cinéaste décédé en 2006), Anderson livre avec son nouvel opus un film purement « kubrickien » : à la fois austère, esthétiquement brillant et mu par des idées jusqu'au-boutistes. *There Will Be Blood* pourra d'ailleurs dérouter nombre de fans d'Anderson, habitués à son style paroxystique et chargé. Mais si le cinéaste perd ici en lyrisme, il gagne en revanche en audace et en maturité. Non content d'afficher une mise en scène remarquable, Anderson fait des choix impressionnants de rigueur. En points d'orgue, une première demi heure naturaliste et muette, et une bande originale signée Jonny Greenwood (guitariste de Radiohead), qui balaie les spectres de l'avant-garde et de la musique concrète pour totalement renouveler le format traditionnellement symphonique de la musique de film.

Avec cette histoire de « self made man », Paul Thomas Anderson livre un regard acéré et profondément désespéré sur notre époque, bien que le film se déroule au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le pétrole, qui apporte fortune à un homme haineux et le progrès à toute une communauté, finit par tout corrompre : les idéaux, la religion, les relations familiales etc. Difficile de ne pas y voir tout ce que le capitalisme forcené et l'idéal de la réussite financière engendrent, jusqu'aux récentes guerres dans le Golfe, dont l'objet était... le pétrole. Anderson développe son propos avec froideur et distance, et s'appuie pour cela sur une performance folle et hantée de Daniel Day-Lewis. L'acteur, omniprésent et surpuissant, écrase littéralement le film de sa présence, tout comme son personnage écrase de son ambition ceux qui l'entourent. C'est sans nul doute cette convergence qui, dans *There Will Be Blood*, étonne le plus. Pour peu que l'on soit capable de vivre pleinement cette expérience, on en ressort fasciné et meurtri, mais conscient d'avoir assisté à un grand film.

Aurélien Allin - Monsieur Cinéma

Ceux qui réduisaient Paul Thomas Anderson à un possible effet de mode n'ont plus aucun doute : *There Will Be Blood* prouve que le réalisateur est bel et bien le nouveau petit génie visionnaire du cinéma indépendant US. Oubliez la chronique du rêve américain made in seventies de *Boogie Nights* - hommage appuyé à Scorsese -, la grande mosaïque altmanienne de *Magnolia* et la love-story merveilleusement cacophonique de *Punch-Drunk Love*. Encore une fois, le cinéaste fait table rase du passé. Et réalise, à 37 ans, un chef-d'œuvre qui a l'ampleur d'un grand classique. Pendant 2 h 38, PTA dresse le portrait épique d'un personnage typiquement faustien, self-made-man parti de rien et revenu de tout. Il raconte la saga, étalée sur trente ans (1898-1927), de Daniel Plainview, pauvre mineur devenu magnat du pétrole à la sueur de son front et de sa folle ambition. Le conquistador illuminé d'*Aguirre, la colère de dieu* (Werner Herzog), prêt à défier la nature et dieu lui-même pour assouvir sa monstrueuse mégalomanie, n'est pas loin. Seuls obstacles sur la route du prospecteur : son propre fils, H.W., devenu un fardeau après avoir perdu l'ouïe (on retrouve ici l'obsession du metteur en scène pour les relations toxiques père-fils), et surtout Eli, le double de Plainview déguisé en chérubin, jeune évangéliste assoiffé de pouvoir, prêchant comme un diable pour sa paroisse. Plus qu'un combat entre la foi et le profit, dieu et le capitalisme, le bien et le mal, c'est une lutte acharnée entre le mal et le mal que nous propose Paul Thomas Anderson. Point de salut possible dans cette ruée vers l'or noir. Les diverses zones d'ombres resteront à tout jamais au fond du puits : qui est vraiment Paul, le frère jumeau d'Eli ? Qu'est devenue l'épouse de Plainview, personnage logiquement occulté dans cet univers d'hommes où les femmes n'ont pas droit de cité ? Dès les premières minutes hautement anxieuses du film, le pétrole lui-même est filmé comme une force primitive venue tout droit de l'enfer. Un organisme vivant qui suinte et qui gronde, menaçant à tout moment de vomir sa colère à la surface de la terre. L'explosion spectaculaire d'un derrick, d'une terrifiante beauté, fait subrepticement basculer la fresque dans l'horreur. L'apocalypse selon saint Paul Thomas... La musique, incroyablement dissonante, véritable symphonie baroque composée par Jonny Greenwood, le guitariste de Radiohead, s'écoule tout au long du film comme une marée noire. Empruntant l'accent de John Huston, l'interprétation méphistophélique de Daniel Day-Lewis, poisseux à souhait, est littéralement démente. Paul Dana, le gamin mutique révélé dans *Little Miss Sunshine*, le talonne dans sa démesure. Et l'affrontement final entre les deux personnages de se transformer en une véritable scène de transe tragi-comique entre les deux acteurs... On vous aura prévenu : ça va saigner !

Stéphanie Lamome - Première